

# ANTONIO

ou les trois  
souhais.

*Vivre sa vie.  
Quelques années...*

---

**22 mai 2005**

Richard sentit quelque chose qui roulait dans sa bouche... Merde, ils lui avaient pété une dent... Il sentait une de ses dents se balader sur sa langue ! Puis il se prit un autre coup de pied dans l'estomac qui faillit la lui faire avaler.

Il en avait déjà pris, des dérouillées, mais jamais comme celle-ci. Il savait qu'il devait beaucoup d'argent à Kovaleski. Pourtant, les mecs qui le démolissaient ne bossaient sûrement pas pour lui... Kovaleski utilisait des petites frappes qui traînaient le soir dans les rues de Narbonne ; des petits merdeux trop heureux de pouvoir bastonner un mec à trois contre un et d'empocher du fric sans trop se faire peur.

Richard avait d'ailleurs pensé les rejoindre un jour : devenir un pit-bull de Kovaleski et dire à sa mère "j'ai trouvé du travail". Mais il était encore "trop jeune", lui avait-on répondu... "mais, par contre, tu peux aller t'asseoir au poker". Et il s'était assis. Et il avait gagné. Et puis il avait perdu...

Ce soir-là, il sortait de son squat - son hôtel des temps difficiles - pour rejoindre Fresco dans un bar quand il fut chopé par ces trois mecs en costard - pas en jeans-baskets - qui l'avaient jeté dans l'impasse Devigne. Et, là, la baston avait commencé.

Sur les trois Men in Black, l'un était resté en arrière et s'était assis sur un vieux chauffe-eau abandonné pendant que les deux autres - les deux plus gros - commençaient à lui casser la tête. D'abord à coups de poing...

Richard avait rapidement compris qu'il valait mieux s'écrouler à terre et attendre que ça se passe. Alors à coups de pieds. Régulièrement, les deux molosses s'arrêtaient de taper pour réajuster leur costard et vérifier qu'ils n'avaient rien taché : la classe, quoi. Rien à voir avec les mecs de Kovaleski.

Le coup de pied dans l'estomac fut heureusement le dernier de la série... Richard était plié, face contre terre, en essayant péniblement de se relever un peu. Il voulait cracher sa dent avant qu'elle ne s'enfonce trop loin dans la gorge. Alors, le troisième homme en noir se leva et s'approcha de lui. Il le regarda, s'accroupit et lui donna un mouchoir propre pour essuyer sa bouche en sang.

Richard pouvait maintenant le regarder de près... Non, il ne l'avait jamais vu de sa vie.

"Qui êtes-vous ?" articula-t-il péniblement.

"Je suis la bonne fée, ta marraine."

Richard eut un rire nerveux qui lui explosa dans la bouche. Mais, dès qu'il vit qu'il crachait du sang et que sa dent roulait sur le bitume, il fut pris d'une grimace plus appropriée à la situation et à la douleur violente qui lui remontait de ses côtes.

"- Qu'est-ce que vous dites ?

- Je suis venu t'annoncer une très bonne nouvelle. Des gens sont venus me dire que de méchants garçons te voulaient du mal. Alors je suis venu. Et, devine quoi ? toutes tes dettes ont été payées.

- Quoi ?

- Oui. Tu ne dois absolument plus rien à... Kovaleski. Je lui ai tout payé, et j'ai même donné un petit supplément pour qu'il t'interdise pour toujours de retourner dans l'une de ses caves à jeux merdiques.

- ...

- Dis-moi merci, ça suffira.

- ...

- Bon, puisque tu sembles avoir du mal à croire à tout le bonheur qui t'arrive, je vais t'annoncer la suite de cette bonne nouvelle..."

Richard avait renoncé à se redresser. Il restait sur le ventre, la joue sur le sol en se disant qu'il devait être en train de vivre un moment extrêmement rare dans la vie d'un homme. La solution la plus évidente semblait être que ce type se foutait de sa gueule et ça lui rappelait une de ces blagues de bistrot qui finissent généralement par des sévices sexuels.

Bref, Richard s'attendait au pire.

Il se sentit soulevé par les deux autres types qui le traînèrent et l'adossèrent contre un des murs de l'impasse. Le troisième s'approcha et sortit un petit papier de l'une de ses poches. Il le déposa dans la main de Richard et attendit que celui-ci le déplie :

"06-94-27-68-12", c'était tout ce qu'il y avait d'écrit.

Le troisième homme s'accroupit de nouveau et près de son oreille :

"Richard, mon petit Richard. Tu ne me connais pas, mais je suis venu t'annoncer une bonne nouvelle. Je vais maintenant m'occuper de toi et

t'aider à ne plus avoir d'ennuis. Je te donne droit à trois souhaits. Oui, trois souhaits. A chaque fois que tu voudras que j'exauce un de tes souhaits, tu n'auras qu'à téléphoner à ce numéro. Tu tomberas sur une messagerie et tu m'expliqueras ce dont tu as besoin. Et sept jours plus tard, j'apparaîtrai pour réaliser ton rêve. Mais, fais attention, au bout de trois appels, je ne te répondrai plus. Il faudra donc bien réfléchir."

La "bonne fée" lui parlait doucement mais elle le regardait avec un air qui enlevait à Richard toute envie de rigoler. Il essayait difficilement de comprendre ce qui se passait tout en répertoriant toutes les douleurs que son corps lui faisait ressentir. La situation était sûrement ridicule mais il en rigolerait plus tard. Un jour, peut-être...

Les deux molosses qui accompagnaient la "bonne fée" finirent de le relever et Richard put constater qu'il n'était, finalement, pas trop mal en point : il pouvait encore marcher... en se tenant aux murs. Il cherchait des yeux où sa dent avait bien pu disparaître.

La "bonne fée" sortit alors une enveloppe d'une autre de ses poches et la lui tendit.

"Tiens, voilà au moins de quoi te payer un bon dentiste." Effectivement, l'enveloppe était épaisse et plutôt moelleuse... Les trois hommes s'écartèrent, arrangèrent une dernière fois leur costard et s'apprêtèrent à quitter l'impasse.

"- Mais, si vous me voulez du bien, pourquoi êtes-vous venu me casser la gueule ?

- Pour que tu comprennes bien dans quel genre de conte de fées tu viens de foutre les pieds, c'est clair ? Et aussi pour te dire que je déteste les petits cons qui font des blagues au téléphone !"

Et il lui planta un grand coup de poing dans l'estomac. Richard se plia et retomba par terre. Les trois hommes quittèrent l'impasse.

---

**23 mai 2005**

Richard passa une partie de la nuit recroquevillé au fond de l'impasse Devigne, une des impasses les plus désertes et les plus anonymes de Narbonne. Il pensait s'être endormi, ou peut-être évanoui, mais pas un instant il ne crut avoir rêvé ce qui venait de lui arriver. Il avait encore dans ses poches le papier, soigneusement plié avec le numéro de téléphone et, surtout, l'enveloppe.

Il se traîna derrière une poubelle, sous un réverbère, et il l'ouvrit. En comptant rapidement, il y en avait pour plus de mille euros... peut-être mille cinq-cent !

Cette fois, Richard ne put pas se retenir de ricaner mais il veilla tout de même à ne pas trop solliciter ses mâchoires et les muscles de ses côtes.

Pour lui, la première chose à faire était évidente. Il sortit un billet de cinquante euros, il répartit le reste de l'argent dans ses poches et il alla se payer une chambre d'hôtel pour finir la nuit. Un hôtel pas trop minable de préférence mais où personne ne s'étonnerait de l'état dans lequel il était.

Une fois installé, après une bonne douche, il s'allongea sur le lit et ferma les yeux.

C'était presque l'été... Il faisait chaud mais pas trop et Richard se sentait mieux. Il ferma les yeux. Il se dit qu'il ne voulait plus retourner au squat... Il n'y avait rien laissé d'important. Il voulait partir se reposer, prendre quelques vacances. Un peu comme celles qu'il prenait, plus petit, avec sa famille. Son père, sa mère... mais, pour une fois, sans personne pour l'emmerder. Tranquille... Et il s'endormit.

Le lendemain matin, il quitta l'hôtel et se mit en quête d'un dentiste pour soigner sa mâchoire. La dent n'avait pas complètement explosé : un morceau était resté planté dans la gencive et lui faisait très mal.

A sa troisième tentative, il en trouva un qui accepta de le prendre, sans rendez-vous, dans la matinée.

Après une bonne heure d'attente, le dentiste examina sa bouche. Il ne posa pas de question. Il lui demanda seulement s'il voulait une couronne pour remplacer la dent manquante. Richard se dit qu'il serait dommage de gâcher

de l'argent pour cela. C'était une "prémolaire inférieure gauche" : il sentait facilement le trou en passant sa langue mais, devant un miroir, la blessure ne se voyait quasiment pas même quand il souriait.

Le dentiste nettoya délicatement la plaie et posa un pansement. Il lui prescrivit ensuite des anti-inflammatoires (du "para... céтамол" ?) sur une ordonnance illisible. Richard n'avait aucun papier d'assurance sociale (il dit qu'il s'était fait agressé et volé son porte-feuille) mais précisa qu'il avait du liquide pour pouvoir payer. Il se ferait rembourser... plus tard.

Il acheta les anti-inflammatoires dans une pharmacie mais préféra payer sans montrer l'ordonnance.

Il allait mieux. Il avait de l'argent. Où allait-il partir ? Il voulait voir des arbres. Toute une forêt.

Dans ses souvenirs, les images qu'ils préféraient étaient celles d'une aire d'autoroute où ses parents s'étaient arrêtés avec lui pour pique-niquer, un jour de grand départ vers l'Espagne. Il y avait des jeux, des arbres... c'était beau. Où retrouver cela ?

Sur des plans de bus de la ville, il se souvenait aussi avoir lu un jour la destination "bois de Valverde" et, comme ses connaissances géographiques ne lui permettait pas d'envisager une destination plus lointaine, il acheta un ticket simple et se fit transporter vers ce lieu mystérieux au nom agréable.

En fait, le bois de Valverde était un petit parc boisé à côté d'un grand centre commercial qui occupait une des sorties de Narbonne, juste avant l'autoroute. Probablement ce reliquat de verdure était-il tout ce que les écologistes locaux avaient pu préserver lors de la construction de la zone...

Mais, à la descente du bus, Richard fut enchanté par le paysage : bucolique mais pas trop, différent des rues basses du centre-ville sans pour autant être trop campagnard.

Et puis, coincé entre la zone commerciale et le petit bois de Valverde, il aperçut un hôtel Campanule deux étoiles ! Richard se sentit immédiatement attiré par l'enseigne accueillante verte et blanche... Il se présenta à l'accueil et demanda une chambre simple avec vue sur le bois.

" Pour combien de temps, Monsieur. ....Quatre nuits s'il vous plaît, mais peut-être un peu plus. Comment comptez-vous régler ? En liquide. Dans ce cas, il faudrait payer d'avance. Aucun problème. Je vous remercie."

La chambre était parfaite : lit moelleux, télévision, climatisation et, surtout,

le calme, la solitude, l'anonymat. Pour quelques jours au moins, il n'était personne et une métamorphose allait pouvoir se produire.

Une fois installé, Richard attendit d'être assis au pied d'un des arbres de Valverde pour vraiment réfléchir à ce qui venait de lui arriver : la "bonne fée", les "trois souhaits"... Qu'est-ce qu'il lui voulait, ce type avec son costard noir ?

Pour quelqu'un qui lui voulait du bien, il avait eu une manière vraiment étrange de se présenter : Richard n'était toujours pas en état de faire le moindre mouvement sans se souvenir des "coups de baguette magique" que lui avaient administrés ses deux lutins. L'avait-il déjà vu quelque part ? Non. Sa voix non plus ne lui disait rien. Mais alors, c'était qui ?

C'était peut-être une blague... mais le type l'avait quand même laissé avec un beau paquet de fric et, en plus, il disait avoir épongé toutes ses dettes auprès de Kovalski. D'après ses souvenirs, cela se comptait en quelques milliers d'euros. Alors, que fallait-il penser de tout cela ?

Richard se leva doucement et partit déjeuner à la cafétéria du centre commercial. Puis il passa l'après-midi dans la galerie marchande.

En fait, Richard resta sept jours à l'hôtel Campanule et il y passa une des plus belles semaines de toute sa vie. Le matin dans les bois, l'après-midi dans la galerie marchande, le soir dans sa chambre. Il profitait de son argent mais il le dépensait modérément, juste pour se faire plaisir. Il avait tout autour de lui, il avait de l'argent et personne ne lui disait ce qu'il avait à faire.

Quand il était petit, ses visites au supermarché se finissaient toujours en crise d'hystérie envers sa mère pour obtenir quelque chose mais, là, il se sentait bien : il n'avait pas besoin de s'énerver.

En plus de sa nourriture, il acheta essentiellement de nouveaux habits, un lecteur de DVD qu'il brancha sur le téléviseur de sa chambre, quelques films en promotion (deux ou trois par soirée) et... un téléphone portable (à compte bloqué rechargeable puisqu'il n'avait ni numéro bancaire ni adresse fixe). Il mit en mémoire n°1 le numéro de la "bonne fée".

Pendant une semaine, Richard réfléchit énormément. Il se disait qu'il était à un tournant de sa vie mais quel était le sens de sa vie ? Pourquoi existait-il ? D'où venait-il ? Où allait-il ? Que devait-il espérer ? Ne plus

souffrir ? Être heureux ? Devenir quelqu'un de bien ? Mais comment et pourquoi ?

Sans le savoir, et à sa manière, Richard reprit en une semaine tout le chemin parcouru par les philosophes occidentaux depuis la nuit des temps. A une vitesse prodigieuse, il fut tour à tour matérialiste, idéaliste, rationaliste, positiviste, fataliste... Épicurien, stoïcien, platonicien, cartésien... Mystique, eudémonique, agnostique... Le tout grisé par la verdure et la société de consommation.

Au total, Richard ne sut pas mesurer l'ampleur de son parcours intellectuel mais il en retira l'idée que, finalement, il était peut-être parfaitement capable de trouver sa place dans ce monde. Lui, au milieu de tous ces gens pressés derrière leurs caddies avec leurs courses, leurs enfants : la plupart avaient l'air heureux, après tout. Et on lui offrait une seconde chance. Pourquoi ? peut-être parce que lui n'avait pas eu droit à sa première... Pourtant d'autres que lui la mériteraient... mais cette fois c'était pour lui.

Au fil des jours, Richard avait pris confiance en ce qui lui était arrivé. Oui, la proposition était sûrement vraie. Oui, il était capable, pour une fois, de faire le bon choix. Oui, le monde des humains avait sûrement quelque part une petite place pour lui.

Il regardait les gens autour de lui. Il souriait. Il caressait son téléphone portable dans sa poche.

---

**29 mai 2005**

Les premiers jours, Richard avait pensé qu'il attendrait d'avoir dépensé tout son argent avant d'utiliser son premier souhait pour demander une rallonge, histoire de continuer à réfléchir... Beaucoup d'argent mais pas trop quand même car il ne savait pas vraiment à qui il avait à faire. Le type avait l'air fiable mais la bastonnade lui avait clairement signifié qu'il valait mieux ne pas plaisanter avec sa proposition. Alors, combien ?

Au cours de ses méditations, Richard fut finalement convaincu que ces trois souhaits n'étaient pas une seconde chance pour seulement gagner de l'argent mais bien pour démarrer une nouvelle vie. Tout changer. Tout reconstruire. C'était ça le véritable challenge. Et il n'allait pas attendre des semaines avant de se lancer.

Tous ces gens autour de lui avaient du travail : il devait en avoir un lui aussi. Mais un travail bien à lui, pas sous les ordres d'un patron : un commerce. Un commerce de quoi ? Richard ne savait rien faire de particulier.

Une épicerie ? Un magasin d'articles de sport ? Un bar ? Une station-service ?... Une station-service !

C'était ça ! Richard allait vendre de l'essence à tout ces gens. Après tout, tout le monde a besoin d'essence : c'est le type de commerce qui ne peut pas faire faillite. Et puis, pour peu d'être un minimum sympathique, et d'avoir toujours du carburant, un propriétaire de station-service peut difficilement mal faire son travail.

Durant les deux derniers jours de sa méditation, ce métier de pompiste lui apparut comme le plus noble du monde, le plus indispensable à l'humanité. Il était convaincu qu'il serait à la hauteur de ce genre de mission.

Ainsi, sept jours après sa rencontre (face contre terre) avec la "bonne fée", sans même attendre l'épuisement de son argent, Richard déposa son premier souhait sur la boîte vocale de son présumé bienfaiteur :

*"- Bonjour, vous êtes sur la messagerie du 06-94-27-68-12, parlez après le bip sonore.*

- Bonjour... c'est Richard. Je voudrais changer de vie... avoir un métier... En fait je voudrais avoir une station-service... ou plutôt travailler dans une station-service... Et gagner de l'argent."

Sa déclaration fut interrompue par le second bip de la messagerie.

Richard se souvenait que la "bonne fée" lui avait dit d'attendre une semaine avant que son vœu ne soit réalisé. Ça serait long.

Après coup, Richard se sentait ridicule d'avoir appelé ainsi ce type qu'il ne connaissait pas aussi naïvement qu'un gamin téléphonerait au Père Noël.

Allait-il seulement écouter son message ? Allait-il le faire écouter à tous ses potes pour leur montrer combien était débile le petit con qu'il avait démoli une semaine plus tôt ?

Richard se sentait mal. Sept jours, c'était beaucoup trop long. Il ne sortait quasiment plus de sa chambre. Il sautait les repas et se passait en boucle les DVD qu'il avait achetés tout au long de la première semaine. Il n'osait plus dépenser l'argent qui lui restait.

Quatre jours, cinq jours, six jours... c'en était bien fini de la philosophie...

Et, tout à coup, le soir du sixième jour, il réalisa l'énormité de sa bêtise : il n'avait même pas expliqué à la bonne fée comment le joindre ! Pas de numéro, pas d'adresse. Rien. Et personne ne savait où il se trouvait depuis près de deux semaines. Quel con !

Même si quelqu'un avait reçu son message, il n'avait même pas été fichu d'indiquer la manière de lui adresser la réponse. Déjà qu'il croyait de moins en moins à la possibilité d'une station-service qui lui tomberait du ciel... autant dire que, là, il n'y avait plus aucune chance.

Où alors il faudrait rappeler. Mais peut-être que le type en noir considèrerait cela comme un deuxième souhait... Tant pis, il n'avait qu'à faire attention. Ou alors un SMS peut-être... Tout ça lui semblait maintenant tellement ridicule...

Il se résolut à quitter l'hôtel le lendemain et à rappeler la messagerie. Mais en demandant cette fois à ce qu'on le rappelle pour pouvoir discuter d'homme à homme !

Richard s'endormit vers quatre heures du matin. A sept heures et demi précise, un homme vint cogner à sa porte.

Richard mit plus de cinq minutes à l'entendre. Il se leva à moitié nu, l'esprit enveloppé dans un épais brouillard en se demandant qui venait l'emmerder aussi tôt le matin.

Il ouvrit la porte et écarquilla les yeux en voyant devant lui un homme en

noir. Son premier réflexe fut de reculer et d'essayer de voir combien ils étaient, cette fois.

Mais il était seul. Très classe mais plutôt mince. En fait, Richard fut rassuré quand il le vit enlever ses lunettes noires (ce que les trois autres n'avaient pas fait) et lui tendre la main :

“- Bonjour, je m'appelle Martin. Je suis le comptable de M.Vitti.

- ...Bonjour.”

Richard s'écarta pour laisser entrer monsieur Martin. Celui-ci s'installa sur l'unique chaise de la chambre et Richard s'assit sur le lit après avoir rapidement passé un T-shirt.

“- Monsieur Vitti m'a transmis une demande de votre part au sujet d'une... station-service, c'est bien cela ?

- ...Oui.

- Bien. Je vous le dis tout de suite, cela n'a pas été facile à régler. Mais bon, j'ai déjà là des papiers à vous montrer sur une affaire qui pourrait rapidement se conclure.

- ...Ah ?

- Oui, c'est une station-service tout à fait correcte, tenue par un propriétaire qui doit prochainement partir à la retraite, dans la banlieue de Clermont-Ferrand.

- Clermont-Ferrand ?

- Oui. Mais la station-service est située sur l'un des principaux axes d'entrée et de sortie de la ville. Il n'y a absolument aucun problème de fréquentation. Des clients tout au long de l'année.

- ...Mais c'est beaucoup trop loin. Je n'ai pas envie de partir.

- Peut-être alors préféreriez-vous discuter de cela directement avec M.Vitti. Moi, je fais ce que je peux pour vous. Si vous n'êtes pas satisfait de mon travail, c'est avec lui qu'il faudra en parler.”

*“Je veux que tu comprennes bien dans quel genre de conte de fée tu viens de foutre les pieds !”*

Au regard de monsieur Martin, Richard se rappela des paroles de la “bonne fée” qui ne faisait apparemment qu'un avec ce mystérieux monsieur Vitti.

“- Excusez-moi, c'est que... je ne sais pas comment aller m'installer aussi loin.

- Mais pas de problème, je suis à votre disposition. M.Vitti m'a demandé de

rester avec vous jusqu'à ce que vous soyez installé. D'abord, vous travaillerez avec l'actuel propriétaire de la station pendant un peu plus de six mois jusqu'à ce qu'il prenne sa retraite. Après, par contre, il faudra vous débrouiller.

- Mais... après, la station-service sera à moi ?

- Pas exactement. Ce sera d'abord une sorte de gérance : vous verserez chaque mois une rente au propriétaire. Après quoi, s'il décide de vendre et que vous vous êtes montré capable de faire tourner l'affaire, vous serez prioritaire pour acquérir le bien... Mais il y a là beaucoup de subtilités administratives : je serai là pour vous aider et vous les expliquer.

- ...

- ...Mais vous n'aurez rien à verser à M.Vitti.

- C'était justement ce que je voulais savoir... Quand devons-nous partir ?

- Et bien, aujourd'hui je vais vérifier si vous avez avec vous les papiers nécessaires pour signer le contrat avec le propriétaire.

- Je n'ai sur moi que ma carte d'identité.

- Bien. Nous passerons donc à la mairie de Narbonne récupérer rapidement ce dont vous aurez besoin... Nous pourrons partir cet après-midi.”

Richard passa rapidement sous la douche en se disant qu'il avait effectivement foutu les pieds dans un drôle de conte de fées.

---

**4 juin 2005**

Monsieur Martin se déplaçait au volant d'une Audi A3 gris métallisé, classe mais discrète. Elle les ramena tout d'abord à Narbonne où, à son grand soulagement, Richard ne croisa aucun visage connu. Puis, en début d'après-midi, ils prirent la direction de l'autoroute vers le Massif Central.

Richard fut particulièrement ému en franchissant le viaduc de Millau, comme s'il franchissait le précipice qui le séparait de sa nouvelle vie : entre son enfance pourrie et sa deuxième chance...

Monsieur Martin semblait très efficace et rassurant : il lui fit confiance sans jamais se méfier. Il posa même quelques questions au sujet de cet étrange M.Vitti. Martin répondit poliment mais il ne chercha pas à engager de véritable conversation là-dessus.

“- Qui est exactement M.Vitti ?

- Monsieur Antonio Vitti est mon patron. Il vit à Marseille. Il a fait fortune dans le commerce import/export et dans l'immobilier.

- Il est très riche ?

- En tant que comptable, je ne suis pas autorisé à vous donner de chiffre mais... M.Vitti est “assez riche”.

- Assez pour me donner une station-service sans rien me demander en échange.

- Il ne vous “donne” pas une station-service. Il fait en sorte que vous soyez dans les meilleures dispositions possibles pour l'acquérir par vos propres moyens.

- Pourquoi fait-il ça ?

- Je ne sais pas.

- Est-ce que ça lui coûte cher ?

- Je ne sais pas.

- Vous ne voulez pas me le dire ?

- Je n'aurais rien d'intéressant à vous dire. Mais je ne sais moi-même que très peu de choses quant à votre affaire.

- Que savez-vous à mon sujet ?

- Sur votre histoire personnelle, rien. M.Vitti m'a dit qui vous étiez et que vous lui aviez demandé de vous installer dans une station-service.

- C'est tout ?

- Oui... Vous savez, M.Vitti ne refuse jamais son aide à quelqu'un de sa famille.

- De sa famille ? Mais je ne l'ai jamais vu de ma vie !

- C'est ce que j'avais cru comprendre. Mais je n'ai pas de question à lui poser là-dessus. Ni aucune réponse à vous donner, d'ailleurs.”

L'Audi A3 atteignit Clermont-Ferrand en fin d'après-midi. Elle contourna la ville et continua quelques kilomètres vers le Nord. Richard s'était endormi.

Il fut réveillé par le ralentissement de la voiture.

“- On s'arrête faire de l'essence ?

- Non. Nous sommes arrivés.

- J'ai dormi longtemps ?

- Un peu plus d'une heure.”

---

## 2005-2012

Comme monsieur Martin lui avait annoncé, Richard s'installa comme pompiste à la station du "Relais Auvergnat", aux côtés de M.Pérez qui en était le propriétaire.

Il travailla avec lui pendant près de six mois, puis il devint le gérant de la station. Les principales difficultés du métier étaient d'ordre administratif : comptabilité, paperasserie, livraisons, paiements aux fournisseurs... La station-service tournait très bien, à condition de ne pas compter ses heures de travail.

C'est essentiellement sur cela que M.Pérez testa Richard. Mais le jeune homme répondit présent. Il posait énormément de questions mais ne rechignait jamais à la tâche. Et puis M.Pérez partit, et Richard se retrouva seul. Sur son téléphone portable, il avait enregistré le numéro de M.Martin, qu'il pouvait appeler dès qu'il avait un problème d'ordre comptable ou administratif.

La station (la boutique et les pompes à essence) marchait plutôt bien. Mais Richard travaillait quasiment jour et nuit. Un jour, il appela Martin et lui demanda de retrouver les coordonnées de son ami de Narbonne : Fresco, de son vrai nom Francesco. La station possédait un garage de réparation automobile mais il était fermé faute de mécanicien. Et Fresco, justement, était mécanicien.

Et Fresco vint le rejoindre. Moins d'un an après avoir mis les pieds au Relais Auvergnat, Richard était installé à son compte, il faisait des bénéfices et il employait un ouvrier ainsi qu'un apprenti.

La machine tournait, Richard avait saisi sa seconde chance. Il en aurait presque oublié les "trois souhaits" et les débuts de son aventure.

Néanmoins, il lui restait un trou dans sa mâchoire inférieure gauche qui, au moins une fois par jour, lui rappelait d'où il venait. Et puis il rencontra Caroline.

Au début, elle venait simplement faire le plein une fois par semaine, vers 5 heures du matin. Ils étaient seuls. Ils pouvaient discuter. Elle racontait sa vie. Lui, non.

Elle travaillait dur comme vendeuse, comme serveuse, comme caissière... mais aucun travail ne lui donnait l'impression de pouvoir faire quelque chose de sa vie. Elle se lançait à fond dans un métier, on lui parlait d'évolution de carrière et de responsabilités mais, au bout de six mois, comme rien ne venait, elle préférait tout plaquer.

Après trois mois de confidences, Richard osa lui proposer de venir travailler à la station-service. La boutique marchait mais il n'avait pas assez de temps pour s'en occuper. Et puis, lui, il préférait les pompes.

La veille, il avait préparé toute la nuit les arguments qui pourraient la convaincre... Mais elle rougit et dit seulement qu'elle allait y réfléchir. Richard était tout tremblant et il n'osa rien ajouter.

Elle commença à travailler pour lui le lundi suivant. Pour lui puis avec lui. Caroline, à la différence de Fresco, adorait les responsabilités. Richard avait l'impression de la rendre heureuse et se demandait comment il avait pu faire tourner l'affaire sans elle.

Il se marièrent l'hiver suivant. Un jour, elle lui demanda pourquoi il ne voulait pas faire mettre une couronne sur sa dent manquante. Il répondit simplement que ça lui rappelait des souvenirs.

Richard parlait peu de son enfance et de ce qu'il avait vécu avant de s'installer à Clermont-Ferrand. Elle n'insistait pas. Mais elle n'aimait pas quand il glissait la langue entre ses dents et qu'il massait longuement le trou laissé par sa prémolaire : cela voulait dire qu'il était inquiet ou qu'il cherchait quelque chose. Cette manière de le comprendre sans parler fut un élément important de leur confiance et de leur amour.

Un an de plus et naquit Alexandre. Deux ans encore et naquit Johan. Cette fois, Richard avait la certitude définitive qu'il n'était pas né sous le signe de la fatalité. Quelqu'un avait crû en lui sans contrepartie et il avait montré de quoi il était capable.

Ensuite, Caroline l'avait convaincu qu'il était possible de construire une enfance différente de celle qu'il avait vécue. Sans elle, aurait-il seulement envisagé d'avoir des enfants ? Pour qu'il devienne comme ses propres parents ? Pour que ses enfants deviennent comme lui ? Il savait que le coup de la bonne fée n'était pas proposé à tout le monde.

Mais, grâce à elle, il n'avait plus seulement confiance dans sa capacité à modifier son propre destin. Il se sentait capable de construire de toutes

pièces des destins nouveaux : meilleurs que celui que l'on avait construit  
pour lui.

---

**25 mai 2012**

Sept ans s'étaient écoulés depuis que Richard avait rencontré la "bonne fée". Depuis cinq ans, il n'avait plus eu recours aux conseils de monsieur Martin. Il l'avait simplement appelé pour lui annoncer son mariage et la naissance de ses deux fils. A chaque fois, le comptable l'avait félicité et l'avait assuré qu'il transmettrait la nouvelle à M.Vitti. Mais celui-ci ne s'était jamais manifesté.

A plusieurs reprises, il avait vu arriver des clients vêtus d'un costume noir et s'était dit en lui-même : "Ça y est, le voilà !" Mais non.

De toute façon, il se souvenait à peine de son visage.

Il avait conservé secrètement le téléphone portable qu'il avait acheté près du bois de Valverde... Caroline ne savait rien de l'histoire des trois souhaits. Il le maintenait en activité mais ne l'utilisait jamais. En fait, ce téléphone ne conservait qu'un seul numéro en mémoire : 06-94-27-68-12.

Un soir, alors qu'il avait fermé la station-service et qu'il rentrait dans le petit pavillon caché derrière la boutique, il se sentit étrangement seul... Caroline passait le week-end chez ses parents et avait emmené les deux garçons. Richard les rejoindrait le lendemain.

Sans trop réfléchir, il monta les escaliers qui menaient à sa chambre. Il ouvrit le tiroir à chaussettes de sa commode. Il plongea sa main et attrapa le téléphone portable. Il composa le numéro.

*"Bonjour, vous êtes sur la messagerie du 06-94-27-68-12, parlez après le bip sonore."* Rien n'avait changé.

"Bonjour M.Vitti. Je souhaiterais vous rencontrer. Je souhaiterais que vous veniez, un soir, chez moi et que nous puissions discuter tranquillement. Ma femme fait étonnamment bien la cuisine et..."

Son invitation fut interrompue par le second bip de la messagerie.

Depuis plusieurs années, Richard avait perdu l'habitude de réfléchir à ce qu'il pourrait demander pour son deuxième souhait... Tout lui semblait possible mais rien ne lui convenait. Que pouvait-il demander ? Quelque chose dont il avait vraiment besoin et qu'il ne pouvait pas obtenir par lui-même. ? Mais était-ce encore normal, pour lui, de réclamer quelque

chose qu'il ne pouvait pas obtenir seul ?

Sept ans auparavant, Richard réfléchissait au de la vie. De quoi avait-il besoin ? Sept ans plus tard, de quoi avait-il envie ?

Une fois raccroché, il fut tout étonné de ce qu'il venait de dire. Se sentait-il seul à ce point-là ? Mais il n'eut pas un instant l'impression d'avoir gâché quoi que ce soit. Il n'y avait plus qu'à attendre.

Sept jours plus tard, une lettre arriva à la station-service. Richard l'ouvrit et sortit une carte de visite au nom d'Antonio Vitti.

*"Monsieur Antonio Vitti est heureux de vous faire savoir qu'il répondra bien à votre invitation à dîner, vendredi soir prochain à 21 heures. Salutations."*

"- Caroline. Mon oncle va venir dîner chez nous vendredi prochain.

- Ton oncle ?

- Oui.

- Ça va être la première fois que tu vas me présenter à quelqu'un de ta famille. Je croyais que tu les détestais tous.

- En fait... lui, je le connais très peu. C'est grâce à lui que j'ai pu venir bosser avec monsieur Pérez, il y a sept ans. Mais il travaille beaucoup. Il est très occupé et il voyage tout le temps.

- Bon... C'est le frère de ton père ou de ta mère ?

- Ne commence pas à poser des questions, s'il te plaît !

- Évidemment. Moi qui ai crû à un miracle..."

Caroline se montra sincèrement vexée de ne rien pouvoir savoir sur cet "oncle Antonio". D'où sortait-il celui-là ? Et la semaine fut difficile au sein du couple. Mais bon, entre le travail et les enfants, elle passa quand même vite et, le soir venu, Caroline mit comme il fallait les petits plats dans les grands.

Exceptionnellement, la station ferma à 20 heures et tous les panneaux lumineux furent éteints pour bien faire comprendre le message.

"- Est-ce que ton oncle sait que nous habitons derrière la station-service ?

- ...Oui, bien sûr.

- Parce que, avec toutes les lumières éteintes, il va avoir du mal à trouver le chemin pour rentrer dans le jardin.

- Ne t'inquiète pas. Il a toujours su me retrouver.

- Pourquoi dis-tu ça ?

- Pour rien !
  - Ben voyons...”
-

## 6 juin 2012

A 21 heures précises, une grosse voiture noire pénétra doucement dans le jardin et s'arrêta sur les graviers. Tout le monde était prêt. Les enfants avaient mangé et ils diraient seulement bonsoir avant de se coucher. Fresco était là lui aussi. Le repas et la table attendaient. Caroline regardait par la fenêtre.

“Ton oncle descend par l'arrière. Il a un chauffeur ! Zut, il va me manquer une assiette.”

Mais Antonio descendit seul et vint sonner à la porte.

“Bonsoir madame. Bonsoir Richard.”

Richard se dit tout de suite qu'il avait eu raison de faire ce deuxième voeu. Quelle émotion indescriptible ressentait-il en revoyant ce visage qu'il n'avait plus vu depuis sept ans !

Pour le peu qu'il s'en souvenait, Antonio Vitti n'avait pas changé d'un pouce. Même costume, même coiffure, même voix. Mais le regard... Cette fois il n'avait pas de lunettes noires et il souriait gentiment, presque timidement.

Richard le regardait mais était incapable de dire le moindre mot.

Heureusement, Caroline prit la situation en main. Elle installa son hôte, fit les présentations et servit les apéritifs.

Puis ils passèrent à table.

“- Votre chauffeur ne dîne pas avec nous ?

- Non. Excusez-moi mais je préfère qu'il reste dans la voiture.

- Ah... Voulez-vous que je lui apporte quand même une assiette ?

- ...Euh. Pourquoi pas ? Vous êtes vraiment très aimable, chère madame.”

Pendant le repas, Richard ne pouvait rien faire d'autre que de regarder Antonio Vitti et d'essayer de se rappeler de tous les détails qui lui revenaient de sa rencontre avec la “bonne fée”. Quelle rencontre et quelle aventure !

Antonio mangeait de bon appétit mais restait silencieux. Caroline essaya d'entamer la conversation tout en essayant de ne pas se montrer trop indiscreète.

“- Richard m'a dit que vous travailliez dans le commerce. Et que vous voyagiez beaucoup.

- Oui, enfin... Je travaille dans l'import/export et aussi dans l'immobilier. Mais je ne voyage plus beaucoup maintenant, je préfère rester à Marseille.

- Ça doit être une belle ville.

- Très belle, oui. Et puis je la connais par coeur. J'y ai toutes mes racines.

- C'est important, les racines. Mais Richard ne me parle jamais des siennes.

- Je ne pense pas qu'Antonio ait envie qu'on ne lui parle que de ça !

- Ah ça... A tes côtés, j'ai bien appris qu'il fallait se contenter de peu de questions et de peu de réponses.

- En effet, mais comprenez que Richard a eu une histoire assez compliquée... Et moi-même je ne sais pas tout. Mais, excusez-moi de vous dire cela, je suis surtout impatient que vous me parliez de vous. Comment vont les affaires, les enfants... J'aimerais beaucoup que vous me parliez de cela.”

Richard n'en revenait pas de voir la “bonne fée” (qui lui avait fait écraser les côtes sept ans auparavant) parler à sa femme avec autant de tact et de politesse. Il semblait si aimable et sincère. Et fin diplomate...

Il avait visé juste car Caroline se mit aussitôt à parler de tout ce qui lui tenait à coeur : les enfants, les comptes de la station, les projets de racheter d'autres commerces, comme un restaurant... Antonio mangeait, écoutait et il semblait passer une délicieuse soirée. Richard intervenait quelquefois mais il laissa faire sa femme. Au total, pour ne pas la déranger, il s'occupa même de servir le reste du repas.

Fresco, lui, mangeait en silence et se demandait, au fond, ce qu'il foutait là.

Après le dessert, il se leva et s'excusa en expliquant qu'il devait rentrer chez lui. Antonio le salua et Richard le raccompagna.

Dans la voiture, le chauffeur n'avait pas bougé de son siège.

Quand il revint, Caroline annonça qu'elle avait une vaisselle à faire et qu'elle comprenait que les choses importantes ne seraient dites “qu'entre hommes”. Elle apporta du café chaud et des tasses, une bouteille de cognac et des verres, elle salua “l'oncle Antonio” et se retira de leur compagnie.

L'oncle en question fut impressionné par la classe de cette sortie.

“- Tu as vraiment une femme épatante. J'ai passé une soirée exceptionnelle.

- Exceptionnelle ?

- Oui... ça t'étonne ?  
- Nous avons l'impression de nous connaître depuis toujours. Mais je ne vous ai jamais vu qu'une seule fois dans ma vie...  
- A partir de la deuxième, tu es autorisé à me tutoyer.  
- Merci.  
- En ce qui me concerne, j'ai même l'impression de te voir pour la première fois, Richard. L'individu que j'ai croisé il y a sept ou huit ans ne te ressemblait pas du tout.  
- Merci... En fait, tu sais que je pourrais te remercier pendant des heures entières.  
- C'était exactement ce que je craignais. Et c'est pour ça que ta femme a été absolument parfaite. Elle ne sait rien de notre petite histoire ?  
- Et comment voudrais-tu que je lui annonce ? Que j'étais une petite frappe dans les rues de Narbonne jusqu'à ce qu'une bonne fée me chope dans une impasse et m'éclate une dent à grands coups de baguette magique.  
- J'ai vu que tu en avais gardé la marque.  
- Ce n'est pas grave.  
- Je sais. J'ai moi-même des cicatrices bien vilaines à porter...  
- Tu travailles dans les affaires mais tu as le coup de poing facile. Et un chauffeur prêt à démarrer en permanence.  
- Tu te poses beaucoup de questions ?  
- Ça fait partie de mon deuxième souhait.  
- Je ne l'avais pas compris comme cela.  
- Tu sais, je t'ai fait venir pour partager au moins un bon moment avec toi. Te montrer ma famille. Ce que j'ai réussi à faire grâce à toi...  
- Laisse tomber.  
- Je n'ai pas l'intention de venir te voir toutes les semaines, ni que les enfants t'appellent "tonton Tonio"... Je voulais juste que l'on se croise une petite fois pour garder un bon souvenir.  
- C'est gentil... Tu as revu tes parents depuis que tu as quitté Narbonne ?  
- Non.  
- Donc, toi aussi tu as des secrets.  
- Oui. Et je pense que, avec le temps, ces secrets pèsent de plus en plus lourd.  
- C'est souvent le cas...  
- ...

- Écoute, Richard, je vais te raconter certaines choses. La manière dont je vois ma vie... Tu me laisseras parler mais, une fois que j'aurais fini, je n'ajouterai plus rien.  
- Et je ne poserai aucune question.  
- Je pense en effet que tu t'en poses beaucoup... Tu es quelqu'un de bien, et ça me gênerait que tu te fasses une mauvaise opinion à mon sujet... Du moins sur certaines questions à mon sujet.  
- ...  
- En fait, l'histoire des trois souhaits a commencé à Marseille, à peu près trois semaines avant notre rencontre... Deux types sont venus me trouver dans mes bureaux et ont cherché à jouer les gros bras pour m'impressionner. Tu imagines ? M'impressionner... Deux petits marlous qu'on avait fagotés avec des costards de supermarché pour venir jouer les durs. Je me suis retenu de rigoler et ils m'ont expliqué que "l'un de mes petits cousins" avait de gros ennuis du côté de Narbonne. "Ah bon ? Oui. Et qu'a-t-il fait ? Il doit de l'argent, beaucoup d'argent. Combien ? Cinquante mille euros." Alors là, j'ai éclaté de rire. Ils l'ont mal pris alors j'ai fait entrer mes gorilles qui leur ont montré ce que c'était d'être un vrai dur.  
- Ça a dû leur faire drôle.  
- Ne m'interromps pas, s'il te plaît. C'est juste qu'ils n'avaient pas compris que, en changeant de ville, ils changeaient aussi de catégorie. Et ils n'étaient pas vraiment taillés pour boxer chez les poids lourds. Une fois calmés, je leur ai demandé de m'expliquer en termes très clairs ce qu'ils foutaient là et ce qui les autorisait à essayer de me racketter de la sorte. Ils m'ont dit qu'ils bossaient pour un certain Kovaleski qui tenait, entre autres choses, des tables de jeu à Narbonne. Un de mes petits cousins, nommé Richard, y aurait perdu de grosses sommes d'argent et risquait de se faire violemment démolir si l'on ne trouvait pas "un moyen" de régler sa dette. Ça te rappelle quelque chose, peut-être ?  
- ...  
- Le premier problème était que je n'avais jamais entendu parler de toi. Mais ils me donnèrent l'identité de tes parents et, effectivement, ton père est un de mes cousins (bien que je ne l'ai pas revu depuis plus d'une vingtaine d'années). Le deuxième problème était que, d'après ce que les deux mecs m'avaient décrit, un malfrat de Narbonne avait été suffisamment stupide pour laisser s'endetter jusqu'à cinquante mille euros un petit merdeux

(excuse-moi le terme) qui n'avait jamais rien foutu de sa vie et qui, a priori, n'aurait jamais les moyens de rembourser le quart de cette somme... Soit il était stupide, soit (et c'est que j'ai préféré penser) ce Kovaleski avait découvert je ne sais comment que le petit merdeux en question était de la famille d'un gros bonnet de Marseille. Et donc il se serait dit : "Tiens, amuse-toi, c'est le tonton qui paiera. Après tout, il a les moyens et il ne voudrait pas qu'on abîme quelqu'un de sa famille." Et je ne te cache pas que ce petit jeu de chantage m'a fortement énervé. Je déteste tous les chantages, et les deux gugusses l'ont senti passer.

- Je vois.

- Ensuite, je leur ai demandé de me re-raconter tranquillement ton histoire en essayant de n'oublier aucun détail. En fait, ils ne savaient pas exactement combien tu devais à Kovaleski mais, lorsque celui-ci est allé voir ton père pour lui présenter l'addition, il lui a parlé de moi, le cousin qui avait fait fortune... Ce n'est pas ce que j'appelle avoir le "sens de la famille" mais bon... peut-être n'avait-il pas le choix.

- Et ma mère ?

- J'ai toujours su qu'elle avait de graves problèmes... mais je n'ai plus eu de contact direct avec tes parents depuis... depuis que je me suis lancé dans les "affaires".

- Oui, ils ne m'ont jamais parlé de toi. Ni personne d'autre d'ailleurs.

- Tu sais, moi aussi j'ai démarré seul dans la vie. Je n'ai jamais vraiment respecté les règles mais j'étais prêt à tout pour réussir... Je ne sais pas si Dieu existe mais si, un jour, quelqu'un doit me juger (ici-bas ou plus tard), je sais que je n'aurai pas les mains très propres ni le reste d'ailleurs. J'ai fait beaucoup de choses malsaines pour m'en sortir mais je me suis toujours justifié en me disant que, dès que j'en aurais les moyens, je ferai tout pour préserver ma famille de ce que, moi, j'avais connu : l'abandon, la misère, la rage... Et j'ai frappé en me jurant que mes enfants, eux, ne seraient jamais frappés par personne.

- ...

- Tu sais quoi ? Je ne me suis jamais marié, pour que mes enfants ne portent pas mon nom. J'ai tout fait pour les préserver, pour les mettre à l'abri du monde dans lequel je vivais : ils ont tous fait de brillantes études et aujourd'hui ils n'ont plus besoin de moi ou de mon pognon pour mener leur vie... Quant à toi, la venue des deux marlous m'avait posé un cas de

conscience inédit : tu étais de ma famille mais je ne te connaissais pas... Et je te voyais bien mal parti. Si j'avais payé tes dettes, ça n'aurait rien réglé et je n'avais pas envie de m'occuper d'un petit merdeux que je n'avais jamais vu. J'étais entre deux chaises et cette situation, qui pourtant ne me concernait pas, m'empêchait presque de dormir... Alors j'ai imaginé cette histoire des "trois souhaits" que j'avais lue un jour dans un livre pour gamins. "Je vais l'aider, lui donner une chance et le laisser se démerder". Si tu avais dû rester délinquant, je ne voulais surtout pas en être responsable. Je suis donc descendu à Narbonne avec mes gardes du corps, j'ai rencontré Kovaleski pour mettre les choses au point. Il m'a dit où ses larbins t'attendaient pour te casser la tête alors j'ai pris leur place...

- Pour que je comprenne bien dans quel conte de fée je venais de foutre les pieds.

- C'était la seule manière que j'avais trouvée pour essayer de t'aider sans trop me mêler de tes affaires. Une semaine plus tard, j'ai écouté ton message et ça m'a fait plaisir. Alors j'ai chargé Martin de s'occuper de toi du mieux possible, à condition que tu ne cherches pas à t'accrocher à moi.

- Et si je t'avais demandé un milliard d'euros ?

- Je n'aime pas ce genre de blague... Je t'aurais laissé tomber et tu te serais débrouillé avec Kovaleski.

- Et si je t'avais demandé un truc du genre : "je veux être célèbre".

- ...Je t'aurais fait casser la figure par mes gorilles de telle manière que tu aies ta photo dans les journaux dès le lendemain matin.

- Tu plaisantes ou pas ?

- Oui. Je t'aurais tout simplement ignoré... Je suis vraiment satisfait de ce qui t'est arrivé mais je ne vais pas chercher à m'imposer. Il est tard et je vais devoir repartir. J'ai de la route à faire."

Caroline était montée se coucher depuis déjà un bon moment. Richard raccompagna Antonio jusqu'à sa voiture.

"- Tu n'oublies pas qu'il me reste encore un voeu, n'est-ce pas ?

- Est-ce que j'ai une tête à oublier ce genre de choses ?"

En disant cela, Antonio lui décocha un petit coup de poing dans le ventre, comme au bon vieux temps. Richard se plia un peu mais le coup n'avait rien à voir avec celui dont il se souvenait encore. Il y avait sept ans de cela...

Cette fois ci, ils se quittèrent en se serrant la main.

---

## 2012-2017

Après cette visite, il se passa cinq longues années pendant lesquelles Richard n'entendit plus parler d'Antonio Vitti. Les affaires tournaient plus que convenablement, les enfants grandissaient. Le portable attendait et Richard se souvenait parfois.

Il avait atteint la trentaine et, parfois, il lui venait à l'idée que finalement tout était allé très vite pour lui.

Passerait-il le reste de sa vie dans cette station-service aux portes de Clermont-Ferrand ? A plusieurs reprises, il en avait parlé avec Caroline. Ils avaient fait leur compte et constaté que, s'ils le souhaitaient, ils pouvaient louer la station-service à un gérant et se lancer dans un autre type d'affaires. Après tout, ils avaient montré qu'ils étaient de bons commerçants : ils sauraient s'adapter à d'autres contextes. Ils pourraient même changer de ville ou de région. Partir à l'étranger ? Pourquoi pas.

De temps en temps, Richard se rappelait de cette vie qu'il avait menée à Narbonne après être parti de chez lui. A l'époque, tout devait aller vite. Il fallait trouver de l'argent, un toit, s'amuser, rire, se battre, s'enfuir... Au moindre temps mort, il était angoissé à l'idée de ne pas savoir ce qu'il allait bien pouvoir devenir. Aurait-il pu vivre longtemps ce genre de vie ?

Douze ans plus tard, son avenir semblait lui appartenir tout entier. Mais il se disait que quelque chose en lui était parti : une énergie, un instinct de révolte qu'il regrettait parfois...

Évidemment, il n'était pas question pour lui d'avoir le moindre regret... mais plutôt une petite gêne qu'il calmait en frottant sa langue contre sa gencive, à l'endroit où...

Alexandre avait alors neuf ans et Johan en avait sept. Ils faisaient partie de la nouvelle vie et ils ne savaient rien de l'ancienne. Ils ne sauraient jamais rien de ce que leur père avait voulu fuir... Tout ces souvenirs et ces personnages, du fait de son silence, n'avait jamais existé pour eux.

Bref, Richard ne s'inquiétait plus pour son avenir... et il s'inquiétait de moins en moins de son passé.

---

**25 mars 2017**

C'est à cette époque de sérénité presque troublante que le petit Johan fut emporté par une voiture. Une Ford blanche qui démarra en trombe sur une des pistes de la station. Personne n'avait vu exactement ce qui s'était passé.

Ce matin-là, dès le premier cri de Caroline, Richard ne réfléchit plus à rien, ni au passé ni à l'avenir.

Le petit garçon fut transporté, inconscient, jusqu'au centre hospitalier de Clermont-Ferrand. En fin d'après-midi, on leur annonça la liste des dégâts : les plus importants consistaient en trois fractures distinctes réparties sur les deux jambes et, surtout, un écrasement au niveau des reins qui compromettrait gravement le fonctionnement de ses deux organes. Le seul miracle de ce drame fut que la colonne vertébrale n'avait pas subi de traumatisme définitif. Mais l'enfant souffrait beaucoup et il devait recevoir d'importantes doses de morphine. Des dialyses quotidiennes étaient devenues indispensables pour suppléer au travail des reins endommagés.

Au bout de quatre jours de torture, on annonça aux deux parents que l'enfant était "hors de danger". Que les fractures se résorberaient petit à petit mais qu'une greffe de rein serait nécessaire pour qu'il puisse quitter l'hôpital et retrouver peu à peu une vie normale.

Au fil des jours, les doses de morphine diminuaient et Johan reprenait progressivement conscience. Mais son univers se limitait aux murs blancs du centre hospitalier et ni Richard ni Caroline ne le supportaient. Ils n'osaient presque plus se parler pour ne pas s'avouer les cauchemars qui les assaillaient nuit et jour.

Dix jours après l'accident, Richard pénétra en trombe dans le cabinet du chirurgien et il exigea de savoir quand, enfin, aurait lieu cette greffe qui mettrait fin aux dialyses de son fils. Le chirurgien le regarda en silence puis il lui expliqua patiemment que Johan était inscrit sur toutes les listes possibles de demandes de greffe mais que rien n'était possible tant qu'un organe compatible ne serait pas disponible.

"Quand ? Cela peut prendre plusieurs mois. Plusieurs années... ou quelques

semaines seulement."

Richard avait préparé tellement d'arguments pour obliger le chirurgien à réagir mais c'était lui qui ne réagissait plus. Il passa embrasser son fils puis, à l'heure de la dialyse, il rentra chez lui.

Il se souvenait évidemment qu'il lui restait un vœu... Mais qu'est-ce que cela pouvait bien signifier ? Il savait bien qui était la "bonne fée", quelle solution pouvait-elle proposer sur ce genre de situation ?

Cela lui semblait tellement ridicule. Tout ce qu'il avait vécu lui semblait ridicule. Au bout de deux semaines, Caroline s'était efforcée de reprendre un semblant de vie normale pour préserver ce qui leur restait : Alexandre, la station... Richard avait alors pris le parti de faire de même. Les conversations se renouèrent peu à peu. Pas beaucoup. Pas comme avant.

Alors, Richard fit le bilan de la situation : il avait le choix entre ne rien faire ou faire quelque chose qui ne servirait probablement à rien. Il alla chercher son téléphone portable, il composa le numéro dont, finalement, il se souvenait encore et il laissa un message. Il se contenta d'expliquer brièvement la situation de son fils... si brièvement que, cette fois, il ne fut pas interrompu par le second bip de la messagerie.

Il fallait maintenant attendre sept jours. Mais le conte de fée était peut-être terminé.

---

**15 avril 2017**

Richard n'avait jamais avoué à Caroline l'histoire des "trois souhaits", ni les liens exacts qui le rattachaient à Antonio Vitti. Elle en était restée à l'explication d'un "oncle éloigné qui lui avait avancé l'argent nécessaire pour s'installer à Clermont- Ferrand".

Ce n'était certainement pas le moment de lui révéler un secret aussi farfelu que, pourtant, il aurait aimé partagé... surtout pour partager ces sept jours d'attente durant lesquels il se sentit tellement faible et ridicule... Faible et ridicule.

Et une enveloppe arriva au matin du septième jour. Une enveloppe kraft, demi-format, légèrement épaisse.

Richard la récupéra dès l'arrivée du courrier mais il dut attendre plus d'une heure avant de pouvoir être seul pour l'ouvrir. Il s'enferma dans la réserve de la boutique.

L'enveloppe venait de Marseille. Elle était remplie de... coupures de presse. Mais qui avait bien pu envoyer cela ?

"ANTONIO VITTI est mort". "La fin d'un millionnaire controversé." "La mort d'un parrain ?", "Antonio Vitti : une histoire marseillaise"...

Tout cela datait déjà de plus de deux ans. Antonio était mort... d'une crise cardiaque. Dans chaque article, les questions fusaient autour de son histoire, de ses affaires, de sa fortune. Il était mort alors que trois enquêtes avaient été ouvertes sur ses bilans comptables. La date du procès était déjà prévue quand son corps avait été retrouvé, seul, dans son appartement.

Richard parcourut fébrilement ces articles où s'emmêlaient les titres et les photos : il les replongea dans l'enveloppe et sortit brutalement de la réserve.

Il traversa la boutique les larmes aux yeux et ses sanglots éclatèrent dès qu'il fut rentré chez lui.

Caroline vint le rejoindre et il lui raconta tout. Et il lui montra même l'enveloppe qu'il avait reçu. Elle l'écouta. Elle ouvrit l'enveloppe et en examina le contenu. Elle la referma et ressortit sans rien dire. Ils n'en reparlèrent plus... Caroline semblait avoir vaguement compris quelque chose mais elle n'avait rien à dire. Rien d'intéressant. Richard non plus d'ailleurs.

Le conte de fée ou, plutôt, la plaisanterie était bien terminée. La vie devait reprendre, autour d'Alexandre et de Johan qu'ils allaient voir chaque jour à l'hôpital.

La vie reprit peu à peu. Un mois après l'accident, un nouveau rythme s'était installé au sein de la famille, et chacun jouait son rôle. Richard dormait mal et il rêvait d'Antonio.

Ou plutôt c'était Antonio qui venait s'imposer dans ses rêves. Il ne l'avait vu que deux fois dans sa vie et, maintenant, ils ne se quittaient plus. Richard ne pouvait pas s'empêcher de lui reprocher de n'avoir pas tenu parole...

Antonio lui devait ce troisième souhait, ils se l'étaient rappelé cinq ans auparavant. Il n'avait pas le droit de l'abandonner comme ça. Il lui avait dit qu'il faisait partie de sa famille et qu'il n'y avait rien de plus important que sa famille.

Dans ses rêves, Richard se retrouvait comme un enfant déçu réclamant la promesse qu'on lui avait faite. Ses parents l'avaient déjà déçu mais Antonio n'était pas comme eux.

Dans ses rêves, Antonio se contentait de lui répondre : "Mais oui, tu fais partie de la famille. Mais c'est comme ça." Et Richard le harcelait, l'accusait de tout les crimes possibles. Jusqu'à une nuit où son rêve le ramena dans une impasse déserte... Dans un lieu qui lui rappelait vaguement quelque chose.

Cette fois, Antonio n'était pas seul. Richard voulut dire quelque chose mais un type en noir l'attrapa à la gorge tandis qu'un autre commençait à lui tabasser les côtes. Et cette fois ils n'étaient pas que deux. Richard ne savait plus : il en voyait trois, quatre, cinq... peut-être plus fondre sur lui et le frapper à tour de rôle. Et Antonio était là à le regarder, l'air menaçant.

Une fois encore, Richard décida de s'écrouler par terre et d'attendre péniblement que l'orage passe. Au bout de quelques minutes, il vit Antonio se pencher sur lui... il parlait mais Richard n'entendait rien.

Tout à coup, Antonio plongea la main dans une de ses poches et en sortit une enveloppe. Il la déposa devant Richard en le regardant avec un sourire menaçant. Puis il sortit un petit bout de papier plié qu'il laissa tomber à ses pieds. Et il disparut.

Richard sentait qu'il se réveillait petit à petit. Il voyait le papier devant lui. Il avait mal mais il devait absolument l'attraper. Vite. Il rampait. Il prenait le

papier. Il avait du mal à le déplier. Sa vue se brouillait de plus en plus : l'impasse disparaissait autour de lui. Le papier était flou. Il n'arrivait pas à le lire. Il ouvrit les yeux le plus grand possible... mais c'était trop tard !

Richard se réveilla en sursaut et se redressa sur son lit. Il était essoufflé, il avait mal aux côtes, sa gencive le brûlait.

Il s'était passé quelque chose. Une enveloppe. Un bout de papier. Une enveloppe, un bout de papier. Bien sûr, il savait ce que cela lui rappelait. Mais que devait-il faire ? Une enveloppe... Il était 3h30 du matin. Caroline dormait. Elle avait pris un somnifère. Une enveloppe... Où l'avait-il mise ?

Il se leva et, machinalement, il se dirigea vers le tiroir à chaussettes de sa commode. Il n'avait pas osé jeter l'enveloppe et il l'avait rangée à côté de son téléphone portable.

Il la retrouva et il alla s'asseoir dans le salon. Il patienta cinq minutes pour laisser le silence de la maison pénétrer doucement en lui. Seul, il commença à feuilleter les différents articles, certains originaux, d'autres photocopiés. Puis il se mit à les lire attentivement.

Antonio était bel et bien mort. "Parti de rien", "sans un sou", "après quelques séjours en prison pour de petits braquages". "Il disait avoir payé sa dette". "Réussite étonnante grâce à une petite entreprise d'import-export", "Homme d'affaires spécialisé dans les produits alimentaires de luxe", "il se lance dans des acquisitions immobilières". "Il participe à tous les programmes de réaménagement et de réhabilitation du centre-ville de Marseille." "Soupçonné de corruption et de trafic d'influence", "mis plusieurs fois en garde à vue mais relâché", "visé à plusieurs reprises par des tentatives d'assassinat", "se déplaçait toujours entouré d'une garde rapprochée". "Il se plaignait régulièrement des complots politico-judiciaires qui cherchaient à l'éliminer par tous les moyens". "Douze ans avant sa disparition, une campagne de règlements de comptes avait décimé le milieu marseillais"... "en était-il à l'origine ?" "Après cela, il ne fit plus parler de lui et mena une existence discrète jusqu'aux dernières enquêtes ouvertes peu avant sa mort", "une crise cardiaque, à l'âge de 54 ans". "Il s'était séparé de la quasi-totalité de ses activités commerciales et financières", "que laisse-t-il réellement derrière lui ?"

Vers 4h30, Richard avait l'impression d'avoir appris par coeur tout ce qui avait fait la vie d'Antonio : un départ difficile, une ascension fulgurante, des

luttons permanentes, une envie de se faire oublier. Quelques certitudes et des dizaines de questions sans réponse... C'était comme s'il venait de rencontrer Antonio pour la troisième fois.

A chaque rencontre, le portrait s'épaississait et le personnage lui apparaissait de plus en plus complet. Composé de ses multiples visages...

Antonio avait-il réellement une famille ? En tout cas, aucun journaliste n'en faisait nulle part mention. Antonio avait tenu parole : personne n'aurait à supporter le poids de son héritage.

Mais qui avait bien pu lui envoyer tout cela ?

Et c'est en repliant tous les articles que Richard fit tomber devant lui un petit bout de papier plié en quatre.

---

**22 mai 2017**

Il était bientôt cinq heures du matin. Le réveil de Caroline venait de sonner une première fois. Elle serait levée dans quelques minutes.

Richard ramassa le bout de papier et le déplia.

Il s'agissait d'une petite annonce. Une annonce nécrologique toute simple, découpée au milieu d'une page.

“La famille Vitti-Sorghiete et leurs alliés sont au regret de vous annoncer la disparition de leur bien-aimé père, frère et cousin Antonio, mort ce jeudi d'une crise cardiaque à l'âge de 54 ans. Ses obsèques auront lieu ce lundi à 15 heures au cimetière Saint-Pierre de Marseille. Son souvenir et son affection nous accompagneront bien au-delà.”

Sa famille était donc là, dans ces quelques phrases remplies de banalité et de... discrétion. Peut-être était-ce déjà un geste bien imprudent de leur part... Caroline était debout et elle se dirigeait vers la salle de bain.

Et c'est au bas de l'annonce que Richard aperçut quelques chiffres griffonnés à la main : 01-47-86-22-04 !

Quand Caroline sortit de la salle de bain, Richard était déjà tout habillé et le petit déjeuner était prêt. Il n'avait quasiment pas dormi mais il se sentait porté par une énergie frénétique. Il refusait obstinément de considérer cela comme un espoir mais il était sûr d'une chose : la plaisanterie n'était pas complètement terminée. Caroline fut l'objet, en quelques minutes, de mille petites affections. Elle en fut ravie sans imaginer toute la tension qui motivait tout cela. Une fois de plus, Richard était détenteur d'un secret...

Il devait attendre d'être seul pour téléphoner. Mais à qui ? En région parisienne. Vers une nouvelle messagerie ? Mais Antonio était mort. Qui alors ?

Vers 9h30, le coup-de-feu était passé. Tous les automobilistes qui venaient faire le plein avant d'aller travailler étaient partis. Les pistes étaient plus calmes, Alexandre était parti à l'école. Caroline travaillait à la boutique et le garage semblait fonctionner tout seul. Vers 10h, Caroline partirait à l'hôpital pour rejoindre Johan.

Richard, lui, attendait une livraison de carburant d'un instant à l'autre. Il ne disposait que de quelques minutes. Son énergie était quelque peu retombée... le doute et l'angoisse allaient l'envahir s'il n'agissait pas tout de suite.

Il s'enferma dans son bureau et composa le numéro... Quatre sonneries pour une éternité.

“Accueil de l'hôpital Necker, j'écoute ?... Allo ?”

Richard se sentait incapable de dire quoi que ce soit et puis ce fut comme... une inspiration :

“- Bonjour... Je voudrais parler au docteur Vitti, s'il vous plaît.

- Ne quittez pas, je vous passe son secrétariat.”

Neuf secondes, pour une deuxième éternité.

“Secrétariat du service de chirurgie pédiatrique, je vous écoute... Allo ? ...Allo ?”

Cette fois, Richard ne savait plus quoi dire. Il n'y avait plus rien à dire. Il raccrocha le téléphone et se leva d'un bond. Il prit sa veste et ses clés de voiture. Il entra en trombe dans la boutique et cria à Caroline qu'il avait eu une idée pour soigner Johan. Il devait partir pour Paris et la rappellerait dès que possible.

Il était déjà dehors alors qu'il finissait sa phrase : il n'eut aucune idée de la réaction qu'avait bien pu avoir sa femme. Le temps de s'en rendre compte, il était dans sa voiture et se dirigeait vers l'autoroute en direction du Nord.

Paris, A71, 425 km.

Quatre heures de route, un sandwich et deux flashes radar plus tard, la voiture de Richard entra dans Paris. En chemin, il avait appelé plusieurs fois Caroline en lui expliquant qu'il avait lu dans un article qu'un célèbre docteur parisien avait ouvert un nouveau service de chirurgie rénale à l'hôpital Necker... Un des services les plus performants du monde. Il fallait absolument qu'il le rencontre pour lui parler de Johan.

Caroline n'eut pas vraiment l'occasion de protester face à la frénésie de son mari. Il lui avait promis de rentrer le plus vite possible. Il lui avait aussi demandé de chercher l'adresse exacte de l'hôpital.

Vers 15h15, il arriva à l'accueil et demanda le service de chirurgie pédiatrique du mystérieux docteur Vitti. Et c'est au secrétariat du service de chirurgie pédiatrique que la situation se compliqua quelque peu...

Richard n'avait pas de rendez-vous, l'emploi du temps du professeur Alessandro Vitti était complet pour toute la semaine et la mine affolée du nouveau venu semblait inquiéter les deux secrétaires.

Quand il réalisa qu'elles étaient prêtes à appeler les agents de sécurité, il fit l'effort de se calmer. Il expliqua qu'il pouvait patienter autant de temps qu'il le faudrait mais qu'il fallait prévenir le docteur qu'un patient avait besoin de lui en urgence de la part d'Antonio Vitti. La secrétaire nota le message mais le professeur était actuellement au bloc opératoire. Elle l'assura qu'elle lui transmettrait sa demande dès qu'il viendrait reprendre ses consultations. Il fallait maintenant patienter.

“Merci beaucoup, mademoiselle.”

Richard s'assit dans la salle d'attente et éteignit son téléphone portable : il ne voulait plus parler à Caroline avant d'avoir vu le docteur. Il éplucha tous les magazines éparpillés sur la table basse. Il avait faim et soif mais il ne voulait surtout pas quitter la salle d'attente un seul instant. La petite pièce commençait à se remplir. Peut-être Richard aurait-il la chance de passer avant tout le monde. Il désirait tant repartir vite à Clermont-Ferrand avec de bonnes nouvelles.

Au bout de deux heures, une des deux secrétaires vint le voir. Elle avait transmis le message au professeur Vitti : celui-ci avait eu l'air extrêmement étonné. Il recevrait Richard dans la soirée, après ses consultations.

“Merci beaucoup, mademoiselle.”

Comme il n'avait nulle part où aller, Richard erra dans le service tout au long de l'après-midi... La salle d'attente était pleine de parents accompagnant des enfants qui avaient plus ou moins bonne mine. Parmi eux, Richard put contempler quelques portraits dans lesquels il pouvait deviner des situations probablement dramatiques... Il faisait tout pour ne pas y penser. Johan. Johan... il n'était peut-être pas, après tout, le cas le plus désespéré du monde mais Richard devait rester convaincu qu'il l'était et se battre sur la moindre opportunité.

Chacun pour soi. Antonio lui avait donné sa parole et il irait la chercher aussi loin qu'il le faudrait.

Depuis son départ, le matin, il vivait une période de questionnement comme celles qu'il avait connues lors de ses deux premiers vœux. Mais, cette fois, tout allait encore cent fois plus vite dans sa tête.

Au total, la seule question qui lui semblait digne d'être posée dans un moment pareil était de savoir si Dieu existait. Tout le reste n'avait aucune importance. Si Dieu existait, alors Johan pourrait être soigné. Sinon... sinon la question elle-même n'aurait plus aucune importance. Et le fait même de se poser des questions... Bref, ce serait la fin de la philosophie !

Mais la vie continuerait. Pour Alexandre. Les enfants ne doivent jamais subir le désespoir de leurs parents. Lui, il l'avait subi mais, comme Antonio, il ferait tout pour préserver sa famille...

Il ralluma son téléphone et il laissa un message à Caroline pour lui dire qu'il avait obtenu un rendez-vous dans la soirée avec le chirurgien. Tout allait bien. Il raccrocha et éteignit à nouveau son portable.

La dernière patiente et son petit garçon furent appelés dans le cabinet vers 21 heures. Ils en ressortirent vers 21h20. Le docteur Alessandro Vitti reçut Richard vers 21h40.

Les deux hommes semblaient épuisés... chacun sans doute pour des raisons bien différentes.

Assis dans la lumière des néons qui l'obligeait à garder les yeux grand ouverts, le docteur attendait Richard et le regardait d'un air à la fois intrigué mais trop fatigué pour poser des questions. Ses traits étaient facilement comparables à ceux d'Antonio mais Richard mit quelques instants à s'en apercevoir à cause de la chevelure ébouriffée poivre et sel qui couvrait la tête de son interlocuteur (celle d'Antonio était parfaitement noire et lisse). Et la blouse blanche de médecin ne facilitait pas non plus la comparaison...

Richard s'assit. Il attendit quelques secondes puis il commença à expliquer sa situation et celle de son enfant. Il expliqua les choses du mieux qu'il put - il connaissait presque par cœur le dossier médical de Johan - et il termina en racontant que c'était Antonio Vitti lui avait conseillé de venir consulter son... frère (?), à l'hôpital Necker.

Le chirurgien l'écoutait sans rien dire. Il réfléchit quelques secondes puis il essaya de résumer la situation avec un air de grande concentration.

“- Si je comprends bien tout ce que vous me dites... vous m'expliquez que votre fils de sept ans a subi un grave accident il y a à peu près deux mois... et que mon frère, qui est mort depuis deux ans, vous a conseillé de venir me voir, c'est bien ça ?

- Euh... non. En fait, la dernière fois que je l'ai vu (il y a environ cinq ans),

il m'avait dit que, si l'un de mes enfants avait un grave problème, alors son frère (vous) pourrait nous aider, à l'hôpital Necker de Paris.

- Il vous a dit, il y a cinq ans, de venir me voir à l'hôpital Necker ?

- ... Non. C'était, en fait, il y a... trois ans. Je crois.”

Le chirurgien semblait véritablement accablé par cette conversation et Richard se sentait de plus en plus mal à l'aise... mais il gardait l'impression que, peut-être, il ne s'en sortait pas si mal que ça.

En tous les cas, quelques incohérences valaient sûrement mieux qu'une histoire un peu farfelue de “bonne fée” et de “trois souhaits” accordés un soir dans une impasse de Narbonne.

“- Quels sont... ou plutôt quels étaient vos liens avec Antonio ?

- En fait, je suis quelqu'un qui a assez mal démarré dans la vie. J'ai fait quelques bêtises et, un jour, Antonio en a entendu parlé et m'a proposé de m'aider à m'installer dans une station-service pour avoir un métier et commencer une vie normale... Ça a marché... J'ai toujours la station-service et puis il y a ma femme et mes enfants... Je lui dois beaucoup.

- Vous avez un lien de parenté avec notre famille ?

- Antonio m'a dit que mon père était l'un de vos cousins... un cousin éloigné.”

Richard donna les noms de ses parents mais le docteur secoua la tête pour signifier qu'il n'en avait jamais entendu parler.

Un silence plana ensuite dans la pièce pendant près d'une minute.

“- Si Antonio vous a aidé... je vais voir ce que je peux faire pour vous. Mais je ne vous promets absolument rien. Je n'ai pas les moyens d'Antonio ni ses idées bizarres... J'appellerai demain matin l'hôpital de Clermont-Ferrand... Soyez dans ma salle d'attente demain à partir de 9 heures. Je vous prendrai entre deux consultations dès que je saurai quoi vous répondre.

- Mer...

- Ne me dites rien. Si la situation est trop compliquée, vous serez obligés de retourner à Clermont-Ferrand et d'attendre patiemment que les choses se passent... Pour l'instant, excusez-moi mais il vaut mieux pour tout le monde que nous allions dormir. Bonsoir.”

---

**23 mai 2017**

Richard pensa d'abord passer la nuit dans sa voiture, sur le parking de l'hôpital puis il se dit qu'une nuit à l'hôtel lui permettrait d'avoir meilleure mine le lendemain auprès du chirurgien.

Il chercha un petit hôtel et il en trouva un dans une rue proche de l'hôpital. Il s'y installa, sans affaire, pour le reste de la nuit et il passa un dernier appel pour rassurer Caroline. Elle ne dormait pas. Elle n'avait pas pris de somnifère... Il lui expliqua brièvement la situation.

“- Je revois le chirurgien demain matin.

- Mais qui est ce chirurgien ?

- C'est... le frère de mon oncle Antonio.

- C'est lui qui t'avait dit d'aller le voir ?

- Oui... il pense qu'il pourrait peut-être faire plus pour Johan que ce qu'ils peuvent faire à Clermont-Ferrand. Mais rien n'est sûr. Il ne faut encore rien espérer.

- ...Tu me rappelles demain matin ?

- Je te rappelle dès que je sais quoi que ce soit de nouveau. Je t'embrasse. Embrasse aussi Alexandre. Je rentrerai probablement dès demain.”

Il raccrocha, éteignit la lumière et il s'endormit en se repassant le fil d'une si longue journée : depuis 3h30 du matin, l'enveloppe, le bout de papier...

Le lendemain, Richard se présenta à 9 heures précises à l'accueil du service de chirurgie pédiatrique. La secrétaire le reconnut et lui demanda de patienter en souriant.

Vers 9h45, le docteur Vitti vint le chercher lui-même dans la salle d'attente. Il le suivit d'un pas décidé, prêt à faire face à toutes les éventualités qu'il avait déjà tournées et retournées mille fois dans sa tête. Le docteur lui fit signe de s'asseoir et se montra extrêmement direct dans sa proposition.

“- Je peux faire transférer votre fils dans mon service et essayer de m'en occuper. Il faudra que vous ou votre femme veniez vous installer à Paris tout le temps nécessaire pour être auprès de lui. Après cela, je ferai de mon mieux mais je ne promets absolument rien et je n'accepterai aucune pression de votre part. Que l'état de votre fils s'améliore ou pas. Est-ce que je suis

bien clair ?

- Tout à fait clair.

- Vous me dites oui maintenant mais la situation risque d'être beaucoup plus difficile que vous l'imaginez. Je ne veux surtout pas être responsable de vos espoirs ou de vos déceptions... Si je ne peux rien faire, je ne me gênerai pas pour vous le dire.

- D'accord.

- Bon... dans ce cas, nous avons des papiers à remplir pour demander officiellement le transfert de votre fils.”

En fait, pour accélérer les démarches, Richard dut passer la journée à l'hôpital. Il patientait dans la salle d'attente et, régulièrement, une des deux secrétaires venait lui demander de remplir un nouveau formulaire. Il fallut aussi passer plusieurs coups de téléphone pour qu'il donne des accords verbaux au sujet du transport en ambulance entre Clermont et Paris.

Il appela Caroline à plusieurs reprises. Elle aurait aimé pouvoir réfléchir plus longtemps quant au changement d'hôpital mais Richard fit tout pour lui donner l'impression qu'il savait exactement ce qu'il faisait. Elle accepta d'accompagner Johan sur Paris : un hôtel proche de l'hôpital était spécialement dédié à l'accueil des parents.

Pour aller plus vite, Richard accepta de prendre à sa charge tous les frais de transfert.

Vers 19 heures, le docteur Vitti appela Richard dans son bureau.

“- Les démarches administratives sont terminées, vous n'avez plus rien à faire ici. Du moins pour l'instant.

- Merci, docteur.

- A cause d'Antonio, nous voilà embarqués dans une bien curieuse histoire... Même mort, il continue à me mettre dans des situations farfelues.

- Elles sont à la mesure de ce qu'il était capable de faire pour aider sa famille.”

A ces mots, le docteur Vitti se figea de stupéfaction et regarda Richard comme il aurait regardé un extra-terrestre... Richard craignait d'avoir dit une énormité : après tout, que savait-il d'Antonio ?

Mais le docteur se remit rapidement de sa surprise et ajouta ces quelques mots :

“Je ne sais vraiment pas quelle image vous pouvez avoir d'Antonio et de son sens de la famille... Sachez simplement que toutes les personnes qu'il a pu

“aider” tout au long de sa vie ne sont pas aussi fières que vous d’avoir eu un jour à faire à lui. Bonsoir, monsieur.”

Richard pensa d’abord retourner à l’hôtel mais il préféra finalement rentrer tout de suite. Il roula aussi longtemps qu’il le put, s’arrêtant par deux fois pour somnoler sur une aire d’autoroute, puis il arriva chez lui vers 4 heures du matin après avoir vécu les deux journées les plus longues de sa vie.

Johan fut transféré deux jours plus tard. Caroline l’accompagna. Richard et Alexandre venaient les rejoindre tous les week-end. Caroline se sentit très vite en confiance avec le professeur Vitti. Johan se sentait mieux et il pouvait à commencer une rééducation de ses jambes. Tout le monde se sentait mieux... Au bout de la première semaine, Richard avait pu constater que le docteur Vitti prenait vraiment à coeur le cas de Johan. Il s’en occupait personnellement et se rendait facilement disponible. Mais Richard n’essaya pas d’en parler avec lui. Après tout, dans la famille, il ne fallait pas poser trop de questions.

Au bout de la troisième semaine, il annonça à Caroline qu’une greffe de rein était disponible le jour même. Johan fut opéré dans l’après-midi. Richard et Alexandre arrivèrent de Clermont-Ferrand dans la soirée.

Johan sortit du service de réanimation le lendemain matin. Le docteur Vitti leur expliqua que, si tout se passait bien, le jeune garçon pourrait quitter l’hôpital et rentrer chez lui au bout de trois semaines.

Trois semaines plus tard, la famille se trouvait à nouveau réunie, pour la première fois depuis plus de quatre mois dans la petite maison derrière la station-service. Johan poursuivit ses traitements et sa rééducation jusqu’à son huitième anniversaire, qu’il fêta chez lui comme un retour définitif à la “vie normale”. Celle que Richard et Caroline aimaient tant et dont ils se disaient qu’ils ne douteraient plus jamais.

---

## 2018

Richard avait donc utilisé ses trois souhaits, ceux qui lui étaient tombés dessus un soir d'été dans une impasse de Narbonne. Il leur devait tout - il les avait donc bien utilisés - et le conte de fée était terminé. Pour le reste, il lui faudrait se débrouiller tout seul quoi qu'il arrive.

Pourtant, une nuit, le visage d'Antonio lui revint à nouveau en rêve. Il paraissait sombre, comme contrarié.

“- Antonio, tu es mort ?

- Mort d'une crise cardiaque, comme ils ont dit. Et ils l'ont tous répété, ces cons...

- Mais, pourquoi dis-tu ça ?

- Ça ne te regarde pas. Tu as eu tes trois souhaits et je suis content pour toi. Va savoir ce qui peut bien m'attendre maintenant.

- Qui m'a envoyé cette enveloppe avec tous ces articles ?

- Ça... je n'étais plus là pour le voir. C'est peut-être une de mes soeurs... elles ont toujours eu des réactions bizarres. Si je devais tout te raconter...

- J'aimerais tellement te remercier.

- N'en rajoute pas. Tout ce que j'ai pu faire pour toi, j'ai finalement l'impression de ne même pas l'avoir fait exprès... C'est peut-être ça, d'ailleurs, qui t'a sauvé...

- Mais je te dois quand même beaucoup. Il y a sûrement quelque chose que je pourrais faire pour toi ?

- Et quoi ? Des prières, par exemple ?

- Par exemple.

- Quelle misère... Tu veux vraiment faire quelque chose pour moi ?

- Oui.

- Réveille ta femme, fais-lui un troisième gosse et appelle-le Antonio... Ça me ferait plaisir.

- ... Mais si c'est une fille ?

- Alors c'est que quelqu'un, quelque part, a vraiment décidé de m'emmerder jusqu'au bout !”

Richard se réveilla et se tourna vers Caroline. Il l'embrassa

tendrement. Elle se réveilla à son tour et se sentit enlacée entre les bras de son mari.

Quand elle comprit la situation, elle décida tranquillement de se laisser faire ; dans son demi-sommeil, elle se dit seulement que, après toutes ces aventures, il faudrait qu'elle pense rapidement à reprendre la pilule.

Quatre mois et demi plus tard, son échographe lui annonçait qu'elle était enceinte de son troisième garçon. Le petit Antonio naquit au mois de mai suivant.

Au fil des jours, des mois et des premières années, le petit garçon grandit vite. Il était à la fois fort et très affectueux : prêt à relever tous les défis pour peu que ses parents le regardent, prêt à tous les combats pour peu que sa mère soit là pour l'encourager ou pour le consoler.

Dès l'âge de quatre ans, l'enfant se révéla aussi être d'un caractère particulièrement roublard. Comme Alexandre le faisait remarquer : “Dès qu'on lui apprend les règles d'un nouveau jeu, au bout de la troisième partie, il est déjà en train de tricher !”

Un matin, vers l'âge de sept ans, Antonio se réveilla et vint rejoindre son père dans la cuisine, à l'heure du petit-déjeuner. Il avait l'air sérieux et il tenait son petit poing fermé. “Il ne lui manque que des lunettes noires”, se dit Richard.

“- Papa, j'ai une surprise pour toi.

- Ah oui ? Et qu'est-ce que c'est ?

- Pour que je te la donne, il faut que tu fermes tes yeux et que tu ouvres ta main.”

Richard obéit. Il sentit la petite main d'Antonio déposer quelque chose dans la sienne. Il ouvrit les yeux. Antonio riait en le regardant et Richard en avait presque les larmes aux yeux.

Antonio venait de perdre sa première dent. Une prémolaire ?